



HEROARD

LA GRÂCE SOUVERAINE DE L'ART FRANÇAIS SURVIVRA A TOUTES LES RUINES

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) : Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

Pour se **Guérir**
et se **Préserver** des

Rhumes
Toux
Bronchites
Catarrhes
Grippe
Asthme

*Tuberculose,
Refroidissements,
Maux de Gorge,*

Pour se fortifier les **Bronches**, l'**Estomac** et la **Poitrine**, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, **deux**

Gouttes Livoniennes
de **TROUETTE-PERRET**

Le Véritable flacon doit porter le nom : Trouette-Perret.

Flac. 2'50 (les Photos. Envoi f^{co} c. mandat adressé à
TROUETTE-PERRET
15, Rue des Immeubles Industriels, Paris.

CONSERVATION et BLANCHEUR des **DENTS**
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte: 2/50 franco-Pharmacie. 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

POUR NOS BLESSÉS

Plus d'hémorragie si vous les munissez de la bande extensible le « Rapide » imperméable, aseptisée. Grand Prix d'hygiène.

Envoi franco par poste contre deux francs.
Prix spéciaux pour Gros et Pharmaciens.
VOGT-LABEY, concession^{re}, 124, r. de Courcelles.



LE TRÉSOR DE NOS SOLDATS :
leur épargne Ampoules, Ecorchures, Blessures de marche, de selle, etc. Joignez à vos paquets le

BAUME DE MARCHÉ
Pharmacies, Grands magasins. Grande boîte, 0 50.
Envoi franco contre 0 60 à
AUREILLE, pharmacien, 35, rue Cler, PARIS.

Après les repas
2 ou 3

Pastilles Vichy-Etat
facilitent
la digestion.

VERASCOPE 10, Rue Halévy (OPÉRA)

RICHARD

envoi franco de la Notice
25, Rue Mélingue
PARIS

POUR LES DÉBUTANTS
Le **GLYPHOSCOPE** à **35** francs
a les qualités fondamentales du Vérascopie.

PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET EN COULEURS

PRINTEMPS 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST

CHOCOLAT à la TASSE **PRÉVOST**
et CAFÉS

39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

ARTISTIC PARFUM GODET

POUR NOS SOLDATS
Pastilles DUBOIS Nutritives et Reconstituantes
VIANDE et KOLA
contre la fatigue, la faim, la soif. Boîte franco, 1 fr. 25.
M^{re} BOUSQUIN, 25, Galerie Vivienne, Paris.

NE PRENEZ que
L'Aspirine
"Usines du Rhône"
pure de tout mélange allemand
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50
1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cgr.

LA BANDE SERRE-PLAIE

Sauve la vie de nos blessés en évitant les hémorragies. Prix: 21r. f^{co} poste. C. G. N. P., 31, r. Vivienne, Paris. — PRIX SPÉCIAUX POUR LE GROS.

"EROS"

ESTAMPES galantes INÉDITES
(Déshabillés de Parisiennes et scènes de boudoir)
de **RAPHAEL KIRCHNER**

Série inédite de 4 planches en couleurs format 36x26, pour la gravure seule, collées sur passe-partout, prêtes à être encadrées. Franco les 4 contre mandat-poste de 24 fr. Catalogue illustré sur demande.
Autres estampes galantes en couleurs même format absolument inédites de Fabiano, Hérouard, Kirchner, Wegener, Manel Feliu, Léo Fontan, Nam, etc. Chaque planche en couleurs 10 fr.
Catalogue illustré sur demande. (Joindre 0 fr. 50 pour envoi cacheté.)
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris.

PÉTROLE HAHN

LE TRÉSOR
DES
CHEVEUX

F. VIBERT. FAB^{re} LYON

ENVOI FRANCO D'UNE BROCHURE EXPLICATIVE sur demande

TAILLEUR et **ROBES** depuis 100 fr.
Blouses sole réclame 45 fr.
DEUIL. — Blanchard, 3, Faub. St-Honoré, Paris

Une maison dont le seul but a été l'amélioration d'un seul produit a une supériorité écrasante sur toutes les autres, car tous ses efforts ont convergé vers un seul objectif: la perfection. J'affirme que mon Café, vendu au cours, 2 fr. 30 le demi-kilog., est aussi bon que les meilleurs et les plus chers, parce que, depuis des années, je vends du café, rien que du café.
Eug. MARTIN
33, Rue Joubert, PARIS, Tél. Gut. 20-43.

ON DIT... ON DIT...



Le nettoyage du Palais-Bourbon.

Les députés étant en congé, on en profite pour nettoyer à fond le Palais-Bourbon; une équipe de soldats du service auxiliaire se transforment tour à tour en peintres, frotteurs, balayeurs, etc.

A quatre heures, on leur donne repos pendant vingt minutes; ils en profitent pour aller se prélasser dans les confortables fauteuils de leurs députés. Mais, l'autre jour, un jeune secrétaire d'état-major de la 20^e section, chargé de la surveillance des nettoyeurs se montra fort courroucé de leur sans-gêne; il trouvait irrespectueux que de vulgaires électeurs alassent siéger à la place de leur député.

— Fais pas ta « mijaurée »! lui dit un camarade confortablement installé sur le banc de M. Painlevé...

— Ne t'offusque pas! reprit un gros brave territorial occupant avec dignité le siège de M. de Dion. Cherche la place de ton « quinze mille » et va t'y asseoir!

Le secrétaire d'état-major n'osa répondre et dans la pénombre nous reconnûmes... M. St.rn, député des Basses-Alpes.

Fleurissez-vous, mesdames et messieurs!

La coutume veut qu'on se fleurisse de muguet le 1^{er} mai. Les femmes arborent les clochettes parfumées à leur corsage, les hommes à leur boutonnière et voici du bonheur pour toute une année!

Ces dernières années, la plus grande quantité du muguet vendu venait d'Allemagne. Rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas toujours été le fétiche rêvé!

Cette année, il vient de France; ses blanches fleurettes se sont ouvertes à notre soleil: il ne faillira pas à son devoir et il nous apportera gloire et victoire.

Un certificat de bonne conduite.

Les couloirs du Conseil municipal de Paris sont presque déserts; bien rares sont les édiles qui viennent faire un tour à l'Hôtel de Ville.

A la bibliothèque, peu de monde; le sympathique doyen de notre assemblée municipale y vient pourtant souvent et il reconforte ses collègues par ses spirituelles anecdotes.

L'autre jour, il raconta une histoire amusante sur l'archimillionnaire M. P.y.r, parti, dès le premier jour, comme engagé volontaire. Ce brave conseiller se trouve sous les ordres d'un adjudant qui, dans le civil, n'est autre que Ludovic, l'un des huissiers à chaîne du « tambour ». Et nos édiles se passèrent de mains en mains une lettre où Ludovic déclarait que son soldat se conduisait fort bien: « Il est poli, respectueux, dévoué et je vais tâcher de lui faire donner un galon. »

Ce qui prouve, une fois encore, qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

La guerre des nations fait la paix des ménages.

Voici la délicieuse petite lettre qu'une candidate au divorce écrivait dernièrement à un président d'une chambre du tribunal civil de la Seine:

Monsieur le président,

Au mois de juillet dernier je voulais plaider en divorce contre mon mari; depuis la mobilisation est venue et j'ai honte de poursuivre mon idée.

Quoique infidèle mon mari est un héros; il a été cité à l'ordre du jour deux fois, a reçu la médaille militaire et vient de passer sous-lieutenant. Et puis n'est-il pas vrai que demander un divorce contre des héros, c'est mal? Les fautes d'avant la guerre n'existent plus. Je pardonne et vous demande instamment de bien vouloir m'accuser réception de mon désistement.

Veuillez agréer, etc. LUCIE-AUGUSTINE M... épouse LOUIS G...

Et ce n'est là qu'un exemple entre mille des bienfaits moraux de la guerre meurtrière et régénératrice!

Histoire de tigres.

Notretigre national, M. Georges Clem.nceau, sait-il que, pour être d'accord avec les traditions et l'histoire, il devrait bien vite rendre la liberté à son *Homme Enchaîné* et en faire de nouveau un *Homme Libre*? Eh oui! malgré la censure! Malgré M. Viviani! Malgré M. Malvy lui-même!...

D'abord, l'*Homme Enchaîné*, c'est un drôle de titre... l'*Homme Libre*, ça fait mieux — même si ce n'est pas vrai...

Enfin, comme nous le disions plus haut, toutes les traditions militent en faveur de l'*Homme Libre*!

En effet, il n'y a pas longtemps de cela — et simplement sous le Directoire — il parut un *Journal des Hommes Libres*.

Et ce journal, publié par des jacobins attardés, portait en sous-titre: *Journal des Tigres*!

Déjà!

Comme quoi M. Clem.nceau n'a même pas inventé le Tigre!...



Commission, importation, députation.

L'aimable M. Der.gn.t est une des figures les plus pittoresques du Palais-Bourbon. Cet honorable député n'a jamais voulu élire domicile à Paris, où il ne fait d'ailleurs que de courtes apparitions. Si une discussion se prolongeait un peu trop, il ne craignait pas de s'installer à la Chambre dans une salle de commission et de passer la nuit sur un canapé.

Il a aussi une excellente habitude qui le fait bénir de ses électeurs; il se charge de toutes leurs petites emplettes: chaque fois qu'il vient à Paris, il convoque à la Chambre les employés des grands magasins et leur donne la liste des achats que ses mandants ont le désir de faire.

Dernièrement, un inspecteur du Printemps nous déclara que grâce à ce procédé très pratique sa maison faisait d'excellentes affaires.

— Quand viendront les élections générales, ajouta-t-il, le député de l'Ain sera sûrement réélu, car ses électeurs, comparant ses titres avec ceux de son concurrent, diront certainement: « Un tel parle bien, oui, mais Der.g.at achète mieux! »

Une dame blanche.

Dans un hôpital auxiliaire de la Croix-Rouge, une infirmière accomplit son service avec zèle et discrétion: personne ne sait son nom, dont la célébrité a pourtant été tapageuse; car sous l'uniforme, immaculé d'une humble servante des blessés, se dissimule l'héroïne d'un roman judiciaire: la M.r.lli. Elle a pu obtenir son poste d'honneur grâce à un puissant protecteur, M. P..., qui perdit son siège de député aux élections de 1914 et qui a fait partie pendant les premiers mois de la guerre du 3^e Conseil de Guerre de Paris en qualité de commis-greffier.

La charité, et c'est ce qui la rend admirable, accepte et confond tous les dévouements: faites-vous aimer et vous serez pardonnées!

L'actualité rétrospective

Les ordonnances rendues récemment par le préfet de police au sujet des voyantes plus ou moins extra-lucides qui pullulaient à Paris nous remettent en mémoire quelques vers écrits en 1678 par Jean de La Fontaine, vers qui sont d'une frappante actualité:

Une femme à Paris faisait la Pythonisse;
On l'allait consulter sur chaque événement;
Perdait-on un chiffon? Avait-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une épouse jalouse?
Chez la devineresse on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

Comme on le voit, il n'est rien de nouveau sous le soleil!

OMNIA-PATHÉ A côté
des Variétés
5, Boulevard Montmartre. 5
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite
FAUTEUIL, 1 fr.; RÉSERVE, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (escaliers spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

POUR NOS SOLDATS

Envoyez-leur LE

BRACELET D'IDENTITÉ

[Breveté S. G. D. G. — En maroquin

Renfermant une pochette intérieure contenant,
avec tous les renseignements d'identité,
l'adresse de la famille.

Les Militaires peuvent y placer leur médaille réglementaire.

EN VENTE PARTOUT

GROS: COMPTOIR ANGLO-FRANCO-BELGE, 45, rue Lafitte.

Envoi contre 1 fr. 50. Notice explicative sur demande.



BIJOUX Plus haut Cours **ACHAT**
COMMISSION
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris.

LE BOTTIN MONDAIN

vous donne tous les renseignements
concernant

PRIX : LE MONDE,
LE THÉÂTRE
9 francs & LES SPORTS

19, Rue de l'Université, PARIS

Téléph. : SAXE 27-35

Le COURRIER de la PRESSE

Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2^e)

FONDÉ EN 1889

Directeur : A. GALLOIS

Adresse Télég. COUPURES-PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

Qui C'est bien moi

Miss Campton

grâce à Gibbs j'ai le sourire

Campton

Lavez vos dents comme vos mains!

POURQUOI? RÉFLÉCHISSEZ!

Quand vos mains sont grasses, vous recourez au savon, rien qu'au savon que vous savez nécessaire. Pourquoi n'en faites-vous pas autant pour vos dents? Cependant les matières grasses des aliments sont autrement dangereuses dans la bouche que sur les mains, car leur corruption inévitable est non seulement la cause essentielle de la carie des dents, mais aussi le plus puissant véhicule des maladies épidémiques. Lavez donc vos dents matin et soir, après chaque repas; jamais vous ne les laverez trop souvent. Vous objectez que le savon est désagréable dans la bouche? C'est que vous n'employez pas un savon convenable, sinon, sous peu de jours, vous ne pourriez plus vous en passer.

GIBBS

avec son

SAVON DENTIFRICE

vous conservera sous un arôme exquis, vos dents saines et votre haleine fraîche

BOITE ALUMINIUM
Format moyen 1 Fr.

BOITE DE LUXE brevetée
Avec socle et rainure, 6^e Format 1.95

Son emploi
est le meilleur préservatif
contre les
maladies épidémiques

NOTA IMPORTANT. — Ce savon sort des usines de la maison D. et W. GIBBS L^{ds}, de Londres, fondée en 1712, la seule au monde dont la fabrication se soit poursuivie de père en fils depuis plus de deux siècles. Fournisseurs brevetés de la Cour Royale d'Angleterre.

P. THIBAUD, et C^{ie}, Concessionnaires généraux, 7 et 9 Rue La Boétie. Paris — Echon contre 0 fr. 50



LE NOUVEAU CANDIDE (*)

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Étrange dîner qu'ils firent chez Anna.

CANDIDE passa presque toute la journée à rédiger son article pour le *Local Anzeiger*. Il n'est point journaliste de tempérament et il n'a aucune culture. En d'autres termes, il écrit ingénument ce qu'il voit, tout ce qu'il voit, et il ne saurait écrire plus ou moins, ou le contraire, même en se forçant. Il avait vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu, les Parisiens confiants et joyeux : il avait beau prendre sur lui, il ne pouvait pas télégraphier à son journal : « Paris est triste et démoralisé. »

Pangloss lui fit recommencer vingt fois le papier.

— Ne savez-vous dire que ce qui est vrai ? criait-il en colère.

— Hélas ! oui, repartait Candide. N'est-ce pas une vertu ?

— Selon les anciens, répondait Pangloss. Mais, selon ma philosophie nouvelle, c'est une grande infirmité. Vous devez soigner cela. Leibniz était fort préoccupé contre le mensonge, et Kant était si bête sur ce chapitre qu'il soutient qu'on ne doit pas mentir, même par politesse ou par nécessité. Par politesse, peu importe, mais la règle du mensonge est évidente : on ne doit jamais dire la vérité qu'avec une extrême méfiance, après avoir tourné sept fois sa langue dans sa bouche, et lorsque l'on est bien sûr qu'elle n'est pas nuisible. Nietzsche a plus de sagesse que Kant et que Leibniz. Il n'affecte point de mépriser le mensonge, parce qu'il ne fait point non plus une trop haute estime de la vérité. Il la remet à sa place. Il renverse les valeurs. Il ne recommande point seulement d'être dur, mais d'être faux.

— J'essaierai, disait Candide en soupirant.

Il essayait toujours, mais ne réussissait point. Pangloss dut pour ainsi dire conduire sa main, et à la fin ils accouchèrent ensemble d'un article qui donna toute satisfaction au philosophe.

— Quand on va lire cela dans les pays neutres, dit-il avec enthousiasme, on ne doutera plus que la France ne soit près de rendre le dernier souffle.

— Pensez-vous, dit Candide, que les neutres soient si gobeurs que les Westphaliens ?

Il demanda ensuite à Pangloss comment sa copie parviendrait au *Local Anzeiger*.

— Fort simplement, par la poste, dit Pangloss. Elle n'est pas fort bien organisée à l'intérieur ni entre les pays alliés. Mais elle est assurée avec l'ennemi.

— Cela est incroyable, dit Candide.

— Cela est, dit Pangloss. Comment voudriez-vous autrement que nous fissions tenir au gouvernement westphalien nos documents d'espionnage ?

— Cela est juste, dit Candide.

Après avoir porté à l'ordinaire le paquet scellé et recommandé, ils retournèrent à leur auberge, où ils n'eurent que le temps de se vêtir pour aller dîner chez Anna.

— Ne vous habillez pas, leur avait dit cette femme charmante, et qui est, selon une expression populaire, à la coule. En temps de guerre, il est inconvenant de mettre un habit ; mais, comme j'ai invité quelques femmes, mettez votre smoking.

Ils le mirent et se rendirent dès sept heures et demie au Parc des Princes. Anna leur avait recommandé d'être ponctuels, vu qu'en temps de guerre on n'est pas obligé de dîner à dix heures du soir. Ils ne dinèrent point sensiblement plus tôt. Le plus hâté des convives fit son apparition à huit heures vingt ; et encore s'excusa-t-il, disant qu'il avait trouvé tout de suite une voiture qu'il pensait chercher trois quarts d'heure.

— On trouve autant de voitures qu'on veut, dit sottement Candide.

— On n'en trouve point, dit Anna avec sévérité, et il n'y a aucun moyen de locomotion.

Elle eut à ce moment une manière de crise de nerfs ; elle se mit à pousser de petits cris, et dit :

— Oh ! cette guerre, cette guerre m'excède !

— Moi aussi, dit le nouveau venu, qui portait un uniforme militaire, mais qui, à coup sûr, n'avait jamais vu le feu ni n'avait aucune chance de le voir. Je ne lis même plus le communiqué, ajouta-t-il avec l'expression d'une lassitude et d'une indifférence infinie.

Auguste arriva environ neuf heures et ne s'excusa ni d'avance ni de retard. Il vint ensuite deux femmes seules, qui étaient bizarrement fagotées, et Candide les considérait avec étonnement ; mais le reporter lui expliqua bas à l'oreille que c'étaient des *mannequins* qui proposaient la mode nouvelle. Cette mode parut à Candide fort laborieuse. Les costumes des deux mannequins étaient pour ainsi dire faits de souvenirs, d'allusions et de promesses, sans compter les intentions. Ce qu'il faut entendre par « souvenirs » est qu'ils rappelaient assez fidèlement les modes de l'an passé, pour signifier qu'en temps de guerre, où les plus riches épargnent, les femmes peuvent sans se déshonorer porter des toilettes d'une année sur l'autre. Les allusions étaient naturellement aux événements militaires, et c'est au moyen de la coupe et de la couleur que l'inventeur de ce genre nouveau en suggérait la pensée. La couleur étant noire, les deux filles avaient un faux air de hussards de la Mort : il n'y manquait que le crâne et les tibias. Leur coiffure était hérissée de plumes, et elles auraient rendu des points aux femmes les plus sauvages. Enfin l'ampleur de l'étoffe, où s'engouffrait le vent, promettait la victoire ; mais il est fâcheux que l'ensemble eût on ne sait quoi de plus allemand que français. C'était peut-être faute de goût.

Il vint encore deux femmes, dont l'une semblait habillée pour danser *Petrouchka*, et deux ou trois hommes de cette classe qu'on appelle « les Seigneurs sans importance ». Un petit maître d'hôtel, qui n'avait pas l'âge de la mobilisation, annonça que madame était servie, et l'on passa dans une salle de marbre, où la table était chargée de fleurs et d'argenterie.

L'entretien fut sec et ne mérite pas d'être rapporté ; mais le menu sembla intéressant : il n'en est point de même dans tous les diners.

— Nous avons failli, dit Anna, faire maigre chère. Otto n'est parti qu'hier soir, et je craignais qu'il n'eût pas le loisir de m'expédier des provisions. Mais on a détaché une automobile qui ne servait à rien qu'à conduire des généraux sur le front, et j'ai tout reçu tout à l'heure.

Elle ne déclara point d'avance à ses hôtes qu'ils allaient manger ceci et cela, et ne leur nomma les plats qu'à mesure qu'ils paraissaient.

— Potage Albert, dit-elle. C'est en l'honneur du roi des Belges, comme peut-être vous le soupçonniez déjà. Otto m'en a envoyé une douzaine de treize caisses. Une tasse de bouillon solidifié ne tient pas plus d'espace qu'un cachet d'aspirine de cinquante centigrammes. On jette ce produit dans l'eau quand elle chantonne, et le consommé est fait instantanément.

Elle porta la cuiller à ses lèvres et dit :

— En voilà encore une soupière pleine dont ils se passeront dans les tranchées.

— Madame, dit tout bas Candide à sa voisine, si j'entends bien, nous mangeons là des vivres qui étaient destinés aux troupes. Alors de quoi se nourriront-elles ?

— L'abondance des provisions est si grande, repartit la voisine, que les soldats jetteraient la moitié de ce qu'ils reçoivent si nous n'étions là pour en profiter. Il ne faut rien perdre.

— En effet, dit Candide ; mais si je faisais mention dans mes dépêches de cette abondance de vivres, je crois que mon maître Pangloss n'oublierait pas de me censurer. Madame, régálons-nous de ce potage Albert, et publions partout que l'armée française crève de faim.

Il y eut, pour le relevé, un risotto, vu que le couturier avait fait don à la gouvernante d'une provision fabuleuse de riz. L'entrée était un moussaka de gigot, suivi d'un gigot rôti, puis d'un gigot braisé à l'anglaise, d'un émincé de gigot à la bourgeoise, et de bitocks à la smetana qui étaient faits de gigot haché.

— Que de gigots ! disait Candide ; et, se tournant vers son maître : « Ne m'avez-vous pas enseigné jadis que l'excès en tout est un défaut ? »

— C'était encore, lui répondit Pangloss, un adage de l'ancienne philosophie ; mais la nouvelle professe tout le contraire.

Comme on riait fort de ce défilé de gigots, l'hôtesse dit que le couturier les lui expédiait par douzaine, et qu'elle aimait mieux les partager avec ses amis que de les donner à des blessés ou à des pauvres.

Les plats suivants étaient des légumes secs de toute sorte, qui avaient la même provenance, et, pour finir, des viandes froides.

— Cela est excellent, dit Candide.

— C'est du singe, dit Anna.

Il jeta un cri et cracha sous la table le morceau qu'il avait dans la bouche. Cela se faisait de son temps et en Westphalie : cela ne se fait plus, surtout en France. Anna lui cria qu'il était malpropre et usa même d'un terme plus cru. Puis on lui apprit ce qu'est le singe.

Candide s'excusa de son mieux et retourna au plat.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

La nuit terrible.

Ayant dîné de dix à onze, et pris ensuite le jus, c'est-à-dire le café, ils sortirent de chez Anna fort tard et cette fois ne trouvèrent point de voiture. Les convives se dispersèrent, Auguste ne quitta point Candide et Pangloss. Ils n'étaient point ravis de faire à pied un si long trajet. Ils devisaient pour se distraire. Candide admirait les étoiles.

— Qui peut se vanter de les avoir comptées jamais ? disait Pangloss.

Car il est disciple de Frédéric Nietzsche ; mais il ne laisse pas d'emprunter aussi à Bouvard et à Pécuchet.

A ce moment, ils entendirent la trompe des pompiers.

— Un incendie... fit avec indifférence Candide, qui goûtait la belle nuit de printemps et qui n'allait point s'émouvoir parce qu'une maison, qui n'était pas la sienne, avait pris feu.

Mais une sonnerie de clairons se mêlait aux appels de la trompe.

— Sapristi ! les zeppelins ! s'écria Auguste. Je n'avais pas cru qu'ils viendraient.

— Moi j'en étais sûr, dit superbement Pangloss, mais tout bas à l'oreille de son élève, pour ne point donner ombrage au patriotisme d'Auguste. Tout vient à point à qui sait attendre. Voilà huit mois que nous attendons la victoire décisive : elle finira bien par couronner nos armes. Quant à présent, nous allons assister à la subversion totale de Paris. Gloire à Mohammed-Ghilioun !

— Mais, monsieur, fit Candide, agité d'un tremblement, si nous assistons à cette subversion totale, nous allons donc périr aussi ! Je ne m'en soucie aucunement. Cela est affreux !

Pangloss lui démontra en *baroco* que les artilleurs volants de Hadji-Mohammed-Ghilioun sont l'habileté même, et que tous les espions westphaliens en résidence dans Paris seraient épargnés certainement. Mais Candide ne se rassurait point. Il faisait observer à son maître judicieusement que, de trois mille pieds de haut, on a bien des chances de manquer un but que l'on vise, mais on peut atteindre aussi un but que l'on ne vise pas. Auguste lui répondait par le calcul des probabilités. Ce qui achevait de mettre à Candide la mort dans l'âme, c'était les ténèbres où l'on cheminait. Il fit même une chute et demeura longtemps à terre, se croyant mort. Auguste lui protesta qu'il ne l'était point. Pangloss, en proie à l'enthousiasme, ne s'occupait point de ces billevesées.

L'enthousiasme de Pangloss ne reconfortait point Candide, mais il eut honte de perdre le sang-froid quand des milliers de Parisiens, qui s'étaient tirés de leur lit au premier appel du clairon, erraient gaïement par les rues sombres et ne semblaient rien craindre que de manquer le spectacle. Il se résolut enfin de lever les yeux vers le ciel et vit les grands faisceaux des projecteurs qui se mouvaient et se croisaient dans l'immensité. Il y eut enfin un grand cri :

— Le voilà !

Et Candide distingua un objet allongé, de dimensions si petites qu'il reprit courage. Il ne pensait point qu'un engin si médiocre pût semer la mort.

— Ils sont colossaux ! disait Pangloss.

Car les autres spectateurs n'en apercevaient qu'un seul, mais Pangloss en comptait une flotte.

LA COQUETTERIE NE PERD JAMAIS SES DROITS



ED. TOURAINE

YPRES 15

Une de nos lectrices nous écrit d'Ypres, « entre deux bombardements » :
« Est-il vrai, chère Vie Parisienne, que la mode est aux jupes de cinq mètres de tour ? Cette question me préoccupe beaucoup... »

Le philosophe cria encore, dans un état de délire :
— Je vois flotter sur Paris terrifié la grande bannière de l'Empire et les couleurs de Hadji-Mohammed-Ghilioun!

— Vous avez de bons yeux, lui repartit Candide.

Les canons commencèrent de tonner et des obus lumineux environnèrent la nacelle, d'où tombaient aussi quelques bombes. Mais Candide voyait bien qu'il n'était pas juste dessous, et il devenait de plus en plus brave. Enfin, le *zép* parut rebrousser chemin et Pangloss déclara qu'il se retirait dans la direction de Cassiopée.

— Et ta sœur? lui demanda un jeune voyou.

Il se dispensa de répondre à cette question dont il n'entendait pas bien le sens. Puis la trompe des pompiers et les clairons retentirent de nouveau, et chacun s'en alla se coucher. Auguste quitta Pangloss et Candide assez froidement. Candide était bien aise d'avoir vu cela, d'être indemne et de pouvoir enfin se mettre au lit.

— Vous n'y songez pas! dit Pangloss. Vous avez un article à faire.

— Encore! dit Candide.

— Le hasard vous ayant rendu témoin oculaire de ce raid, vous en devez faire à vos compatriotes un rapport fidèle; car il est à craindre que les communiqués français n'avouent point toute la vérité.

— J'y suppléerai, dit Candide, et je dirai le calme insolent, la téméraire curiosité des Parisiens...

— Vous direz, s'il vous plaît, fit Pangloss, que le royaume de l'épouvante fut cette nuit dans Paris.

— Quoi? dit Candide étonné. Je n'ai vu personne qui eût peur.

— Sauf vous-même, dit Pangloss.

— Cela est vrai, dit Candide en baissant les yeux.

— Vous n'êtes bon juge que de vous, et ne sauriez répondre d'autrui. Or vous trembliez tout à l'heure. Dites donc que l'on tremblait. Cette nuit a été pour vous du moins une nuit de terreur: donnez ce titre à votre correspondance, et ne vous mettez pas en peine de ce qu'ont pu sentir tous ces gens, qui ne vous ont pas pris pour confident de leur bravoure ou de leur lâcheté.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.

L'IRRÉSOLU

L'Irrésolu, que d'irrévérencieux psychopathes ont baptisé : l'Aboulique, est un phénomène moins rare qu'on ne pense, en un temps où il est convenu qu'il faut agir, dût l'action précéder la réflexion et la rendre inutile.

La devise de l'Irrésolu est : « Mieux vau' tard que tout de suite », et la sagesse des nations lui a tracé cette ligne de conduite : « Entre deux maux, il ne faut pas choisir. »

On reconnaît l'Irrésolu à ceci : qu'il aime toutes les femmes et qu'il attend, pour en préférer une, qu'elle soit devenue la maîtresse de son meilleur ami.

En amour, l'Irrésolu n'est jamais assez sûr de son bonheur pour en éprouver de l'ennui, ni assez sûr de son malheur pour en éprouver du désespoir.

Il a tout naturellement cette indifférence aimable que les hommes à bonnes fortunes se donnent tant de peine à affecter.

L'Irrésolu n'est jamais un être vulgaire. Il faut une fière expérience des choses humaines, pour se convaincre qu'il n'y a pas de meilleures raisons de faire ceci que cela.

C'est un charmant garçon, que l'Irrésolu, et le plus facile du monde à vivre, à la condition qu'on ne compte point sur lui pour quoi que ce soit de bien déterminé.

On pourrait presque confondre l'Irrésolu avec l'égoïste. Mais on ne pardonne rien à celui-ci, et l'on passe tout à celui-là.

Il manque de volonté... mais il a tant de bonne volonté!

MARCEL PAYS.

LE JOURNAL D'UN PARISIEN

EN AVRIL 1914



28 AVRIL. — J'ai fait aujourd'hui une très bonne partie de tennis; je suis assez content de mes balles « de volée ».



29 AVRIL. — La petite Rita, des Bouffes, a bien voulu me dire que j'étais un des derniers gourmets sachant composer un fin menu.



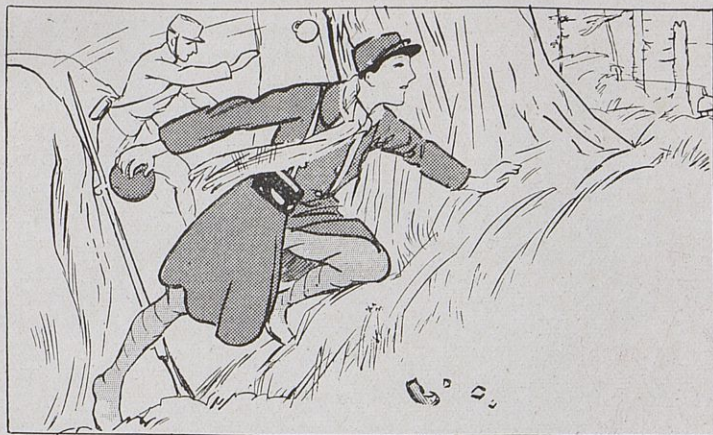
30 AVRIL. — J'ai été cueillir les lilas dans les bois de Saint-Cloud.



31 AVRIL. — Mon ami Jean est amoureux de la paix et du silence de la nature.

LE JOURNAL DU MEME PARISIEN

EN AVRIL 1915



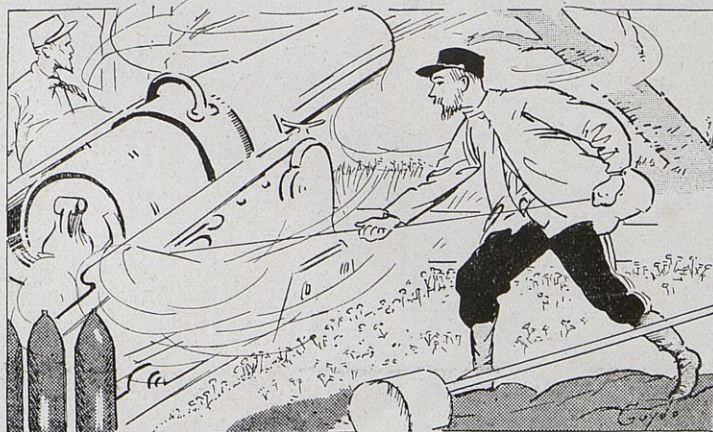
28 AVRIL. — Toute la journée nous avons échangé des grenades avec les Boches : quelle excellente école de guerre que le tennis !



29 AVRIL. — De corvée de rata ; j'ai apporté, à travers les tranchées, la soupe de l'escouade et je n'ai jamais soupé de meilleur appétit !

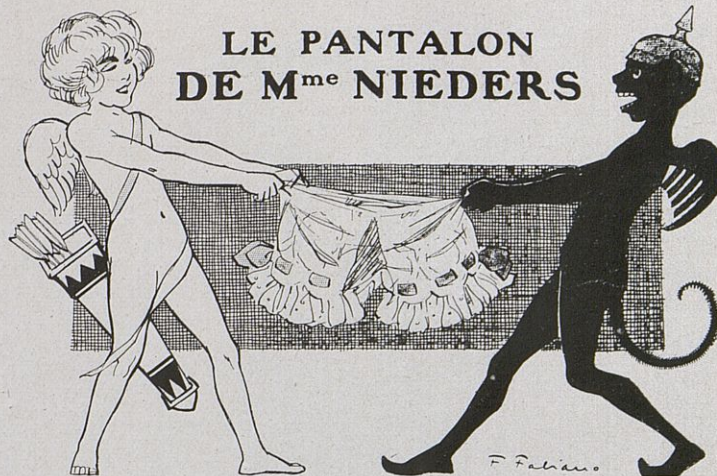


30 AVRIL. — J'ai eu la chance de cueillir deux « kamerad » au coin d'un bois.



31 AVRIL. — Mon ami Jean déchaine, pas loin d'ici, le tonnerre d'un mortier de 220.

LE PANTALON DE M^{me} NIEDERS



Le lieutenant Karl Nieders pénétra dans le château abandonné. Il posta des sentinelles aux alentours, car il était un chef prudent et observait les règlements militaires. Puis, tranquille désormais, il commença la visite de la demeure.

Les hôtes venaient de s'enfuir précipitamment. Aux porte-manteaux on avait oublié deux chapeaux de femme. Sur les tables, des fleurs, penchant la tige hors des vases de grès ou de cristal, achevaient de se faner. Des feuilles de papier mauve traînaient sur un bureau. L'une d'elles, tachée d'un gros pâté, portait ces mots : « Chère amie, je... »

Le lieutenant Karl Nieders parcourut deux salons, une salle à manger, un fumoir, une bibliothèque. Il crachait par-ci, par-là, sur les tapis. Il essayait d'ouvrir, en passant, quelques tiroirs fermés à clef. Il pensa : « Nous verrons cela ! » Car ce château lui plaisait, et il était résolu à le piller avec méthode. Il attendait cette heure depuis dix ans !

Le lieutenant Karl Nieders ne possédait point de grandes rentes. Il savait bien, parbleu ! que cette médiocrité ne durerait pas toujours : on envahirait la France et alors il réaliserait une fortune. Il serait anobli par l'empereur. Beaucoup de bonnes maisons peuvent

revendiquer une semblable origine. Le lieutenant Karl Nieders, qui était marié, fonderait une bonne maison.

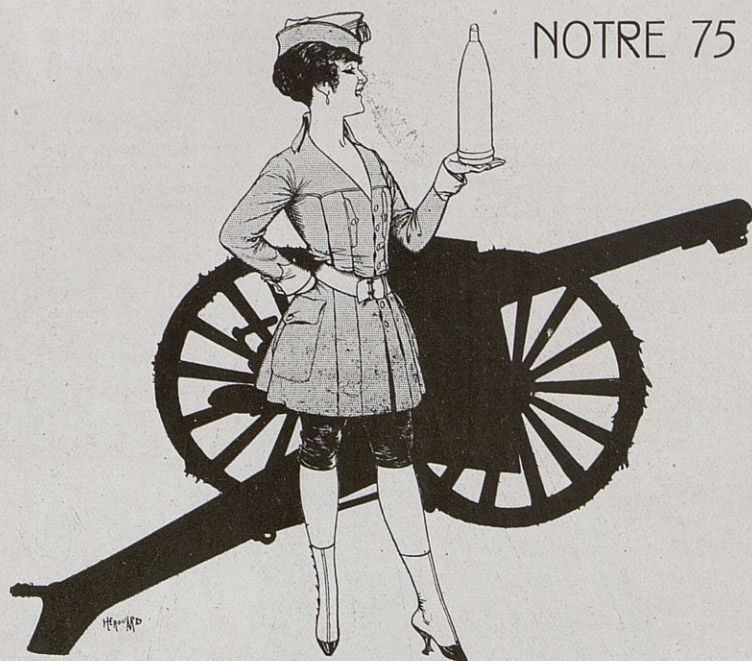
Il envisageait la guerre comme une affaire brutale, dangereuse et lucrative. Il se représentait très bien l'envahissement de la France ; les premières batailles ; les régiments dont il ne ferait point partie, fauchés par la mitraille, pour la trouée ; et les autres, ceux dont il ferait partie, lui, ceux dont les officiers dineraient joyeusement en pays conquis, s'empiffreraient à ceinturon débouclé, rafflaient les tableaux, les meubles, les pièces d'argenterie, le plomb, le fer, le bronze, le cuivre. Ah ! la belle guerre !...

Lorsque M^{me} Nieders demandait à son mari quelques-uns de ces gracieux cadeaux qui séduisent les femmes, il répondait : « Plus tard, Dorothée, plus tard ! » Dans leur idée, cela signifiait : « Après la campagne de France. » Ils se comprenaient. Ils s'aimaient. Dorothée, qui était tendre et coquette, soupirait et se résignait à l'attente. Mais





Les femmes n'auront décidément jamais de logique : plus les jupes prennent d'ampleur, plus nos élégantes réduisent leurs dessous !



elle poussait parfois un soupir devant les manchons d'opossum, les manteaux de loutre, les paradis, les bas de soie des étalages. Et elle examinait avec mélancolie les journaux de mode français.

Cette guerre tant attendue, voilà qu'elle était déclarée! Le lieutenant envahissait, avec ses hommes, son premier château. Quel dommage de ne point s'y connaître davantage. Qu'est-ce qui offrait de la valeur? On ne sait jamais avec ces sacrés tableaux, ces meubles, ces pendules! L'officier avait une peur affreuse de se tromper, de laisser quelque objet de prix. Il monta au premier étage. Il poussa la porte d'une chambre. Quelle jolie chambre, et comme elle sentait bon! Il examina le lit défait, les oreillers à volants de lingerie, la grande armoire en bois de citronnier, la poudreuse sur laquelle restaient des flacons et des cadres vides, un tire-boutons oublié, un joli tire-boutons d'argent timbré d'initiales et une trainée de poudre de riz.

On avait par inadvertance laissé la clef de l'armoire. Il l'ouvrit. Elle était remplie de draps, de taies, de dessous féminins dont on apercevait les rubans bleu clair. Il tira brutalement, fit dégringoler une pile de choses blanches, légères, mousseuses, parfumées. Ach! pour Dorothée!

Il faut rendre justice à cet officier: il aimait sa femme et il était ordonné. Le soir de la prise du château, une malle de lingerie luxueuses, soigneusement choisies, vérifiées, empilées, prenait le chemin de Berlin...

Dorothée ouvrit la malle avec une curiosité et une impatience joyeuses. Elle adorait recevoir des colis, déballer, déplier. Même les choses qu'elle se commandait lui faisaient, en arrivant chez elle, l'effet d'une surprise. Quel coquet trousseau, mein Gott!... Brave Karl!

En un tour de main, Dorothée se déshabilla. Elle portait d'honnêtes dessous festonnés. Elle mit la chemise de la dame française, le pantalon de la dame française, les bas de soie de la dame française. Ça allait! Elles étaient toutes les deux de la même taille. Ce Karl! Il avait reconnu cela. Puis elle se redéshabilla. Elle essaya ainsi successivement toutes les chemises, tous les pantalons, devant la glace. Elle essaya aussi les maillots de soie noire, de soie blanche, de soie rose. Elle était bien faite, la dame française. Dorothée aussi. Elle battit des mains.

Elle alla quérir ses amies. Elle ôta sa robe, afin de montrer les jolies choses qui devaient provenir, évidemment, de Paris. Ach! ce Paris! Ces Parisiennes! Etaient-elles assez dévergondées, pour oser mettre du linge pareil! Quelle honte!...

Dorothée, ayant congédié ses amies, sortit pour se rendre à l'hôpital. Elle soignait les blessés. Elle allait, elle allait par les rues de Berlin, d'un pas souple qu'elle n'avait jamais eu. Et, d'instinct, elle se mettait à balancer les hanches. Elle sentait contre sa chair la douceur des linons et des bas de soie. Ces lingerie nouvelles lui causaient exactement le même effet que

font les vins de Champagne aux personnes qui n'en ont point l'habitude: Dorothée se sentait un peu grise.

Elle s'assit au chevet du jeune prince de Hans, des hussards de la Mort. Demain il pourrait se lever. Il marcherait à l'aide d'une canne. Et, après huit jours révolus, le major promettait au blessé une guérison complète.

Il était beau garçon. Les couleurs roses lui revenaient. Dorothée regardait avec complaisance la longue moustache blonde et les yeux gris. Il lui semblait que le prince trouvait son infirmière agréable. Elle rougit, car elle demeurait vertueuse. Puis elle pensa qu'il avait fait, avant la guerre, la fête à Paris. Il les connaissait, les dessous élégants des Françaises! S'il pouvait se douter qu'elle aussi, Dorothée, possédait maintenant les mêmes dessous. Elle ne pouvait pourtant pas le lui dire!... Elle éprouvait un sentiment bizarre. Depuis l'envoi de la malle de lingerie, la jeune Allemande perdait le sentiment de la hiérarchie. Quand elle ne portait que des chemises festonnées, elle était remplie de respect pour ce personnage colossal: un prince allemand officier aux hussards de la Mort! Et voilà qu'il prenait, aujourd'hui, à Dorothée, des envies folichonnes de l'aguicher, de le dominer, de le traiter avec une désinvolture de coquette élégante, habile, capiteuse; d'essayer la merveilleuse puissance de ses dessous de Parisienne.

Ils sortirent ensemble, l'infirmière et son blessé. Il s'appuyait fortement contre elle. Il se penchait. Leurs joues se touchaient presque. Cette faiblesse était invraisemblable. La blonde femme constatait: « Je lui plais, c'est sûr! » Et elle ajoutait... sans trop penser à mal: « S'il voyait comme je suis jolie avec mon petit pantalon de linon... »

Elle n'y put tenir. Elle finit par le montrer au prince. Il le trouva si charmant, qu'elle s'offrit le plaisir de le faire voir à l'aide de camp, puis aux officiers convalescents, aux intendants militaires, au capitaine des services auxiliaires.

Un vieux magyar enleva Mme Karl Nieders en Autriche.

Le lieutenant Karl Nieders est aujourd'hui prisonnier en France. Il s'étonne de ne plus recevoir des nouvelles de sa femme. Il songe à adresser un rapport aux gouvernements neutres pour expliquer que les Français interceptent la correspondance des prisonniers. Après la guerre, il ne retrouvera plus Dorothée. Il connaîtra la vérité, la triste vérité... Et ça lui apprendra à voler les culottes de nos femmes!

RENÉ LE CŒUR.



L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



DES PROVISIONS POUR NOURRIR LES BOUCHES... A FEU
Le déballage des obus aux abords d'une tranchée.



FUSILIERS MARINS, FUSILIERS D'EAU DOUCE!
Comment ils savent improviser des radeaux sur l'Yser.



LA VIERGE MIRACULEUSE
du clocher de l'église d'Albert.



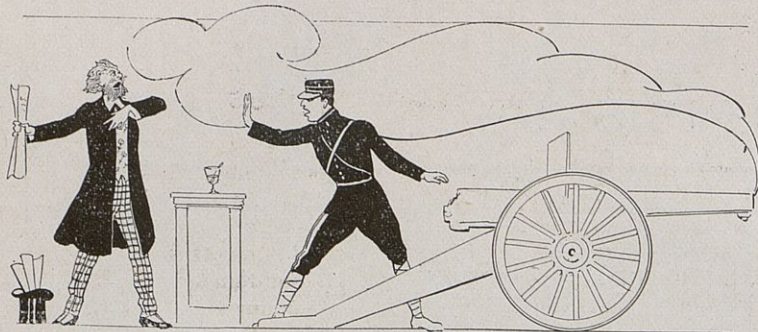
LA FIN D'UN VAILLANT COMBATTANT
Débris d'une pièce de 75 à la fin d'un duel d'artillerie.



L'ÉGLISE D'ALBERT
après le dernier bombardement.



NOS PONTONNIERS AU TRAVAIL
Les soldats du génie occupés à rétablir sur l'Aisne les ponts que l'ennemi a fait sauter.



Un des bons côtés de la guerre aura été de nous ré-apprendre la simplicité. Nous en avions besoin! Aussi la voix sèche du 75 nous a débarrassés des vaines grandiloquences de la tribune.



Toutes les élégances artificielles, les complications neurasthéniques des écoles d'art soi-disant moderne et même futuriste ont vécu. On n'expose plus de peintures, mais seulement les drapeaux pris à l'ennemi.

LE RETOUR A LA SIMPLICITÉ

DIMANCHE A V..., EN ARGONNE

Ce doit être un chef-lieu de canton. Il y a un percepteur et on appelle le curé M. le doyen. Ces renseignements sont, je crois, de nature à servir d'indications aux personnes versées dans la connaissance des divisions administratives, ce que je ne suis pas. Le curé se promène, coiffé d'un beau bonnet de police, et il recherche particulièrement la conversation des soldats les plus humbles. La fille du percepteur est charmante. Je la regarde avec plaisir quand elle passe à côté de moi, et elle rougit alors et baisse les yeux, tout à fait comme on lui a appris en pension.

Je sais que je la verrai plus à loisir à l'église et, chaque dimanche, je me coule dans l'ombre d'un pilier, comme un cavalier espagnol guettant sa belle. Elle arrive avec sa mère. Ces dames gagnent leur banc discrètement dissimulé au fond de la nef, et non pas dans les premiers rangs où prennent place les orgueilleuses. C'est une messe chantée, naturellement. Des artistes militaires, comme les appelle le bon curé, composent la maîtrise que dirige un maréchal des logis d'artillerie, maître de chapelle dans une cathédrale. Le soprano aigu de la fille du marchand de vins en gros domine ardemment les voix mâles, tandis que l'orgue soupire sous les doigts d'une vieille dame, très pieuse et très riche, et qui a une nièce bien élégante qui porte des fourrures de Paris et qui se laisse faire la cour par un superbe capitaine portant la tenue noire des Saumuriens. L'orgue prélude sourdement, et le maître de chapelle vient au bord de la tribune pour chanter l'hymne aux soldats morts pour la patrie. Le papier tremble dans la main du chanteur; les assistants frémissent d'émotion sacrée. Retourné dans son banc, le capitaine de l'artiste murmure quelques mots à l'oreille de son chef d'escadron qui regarde vers la tribune d'un air satisfait. L'hymne achevé, l'orgue se tait et c'est le tour d'un solo de violon qui entame, ô surprise dans ce lieu, le grand air du 3^e acte de *Louise*: « Où suis-je? » demande à côté de moi un jeune lieutenant d'artillerie qui se nomme exactement comme l'auteur du *Phalène*, alors que c'est à Bernstein qu'il ressemble. C'est un vétérinaire à deux galons qui est responsable du morceau profane que sainte Cécile, après tout, aurait très bien pu

jouer sur son piano, sans toutefois chanter les paroles. Après cela, le curé monte en chaire. Il passe quelque chose à ses paroissiennes. Il paraît qu'il y a des femmes de V... qui se conduisent mal avec les militaires, ou plutôt qui se conduisent trop bien, enfin tout le monde comprend. Irrespectueusement, un rire féminin fuse dans l'assistance. Scandale. Les soldats ont le sourire; les petites filles chuchotent dans leur banc; en chaire, M. le doyen fulmine. Il s'apaise enfin et termine en rappelant miséricordieusement aux coupables que tout s'arrange au tribunal de la pénitence.

Là-dessus, l'orgue remet ça, comme disent les militaires. Le zèle de chacun est échauffé: tout le monde chante avec le chœur. Je remarque, appuyé contre le pilier qui me fait vis-à-vis, un hussard beau comme Lassalle, et qui chante à pleine voix. Avec ses cheveux frisés et les courtes pattes encadrant son visage enthousiaste, la bouche grande ouverte et les yeux étincelants, il ressemble à un sabreur de Murat criant dans le vent de la charge. La fille du percepteur prie pieusement. De ma place, j'aperçois trois quarts de profil d'une douceur enivrante. Elle a un costume en serge bleue, avec un simple col de lingerie. Douceur et pureté! J'imagine un bonheur calme; j'improvise des fiançailles délicieuses. Dans le jardin du percepteur son père, nous nous promenons sagement le long des allées bordées de buis. Les carrés sont plantés de choux et de salades du soin desquels, sans doute, elle ne se désintéresse pas. Mais cette planche de primevères et de violettes pâles, seules fleurettes suffisamment printanières, c'est son jardin à elle. Elle cueille pour moi une fleur qu'elle-même a plantée, et je pose mes lèvres sur les mains pures de ma bien-aimée...

Le bruit de sous agités dans l'aumônière de la quêteuse me tire de ma rêverie: « Voici, Mademoiselle, pour l'entretien du culte, mais vous avez dérangé mon mariage. » L'orgue, là-haut, s'étrangle et s'interrompt, lui aussi, avec une sourde plainte. Je regarde maintenant, sur une autre banquette, ce qu'on peut voir de joue mate sous la toison noire ébouriffée de la petite intermédiaire des postes et télégraphes. Celle-ci n'est pas de ces pays tendres mais graves; elle n'a pas dû naître sous les cieux pâles, fréquemment lavés d'orages, que contempla l'enfance de la bergère Jeanne: la poussière des routes du Sud bronze encore le teint de la bohémienne. Elle se tient très bien à l'église pour une mécréante; elle serre son livre de messe dans



Envolées, les tapageuses affiches qui bariolaient nos rues et dont les boniments fallacieux interloquaient les badauds. Savourons à leur place la forte concision des affiches militaires!



Disparues les modes étranges dont des couturiers extravagants affublaient les Parisiennes.

Les « communiqués » de l'état-major se contentent de nous montrer la vérité toute nue.

MESDAMES LES COLONELLES



Quelques colonelles honoraires de régiments allemands croquées, naguère, au cours d'une revue à Tempelhof, près de Berlin.

ses mains de sauvagesse convenablement gantées. Au mouvement de ses lèvres, je vois qu'elle chante. C'est encore mon imagination qui voyage. Cette petite fonctionnaire chante la messe en toute simplicité. Elle ne mêle pas d'incantations aux hymnes saints. Elle se détourne un instant et nos yeux se croisent. Tout de même, elle a de magnifiques yeux sauvages. Il y a du soleil d'Espagne dans son regard comme sur sa peau hâlée.

C'est fini. On sort. Les éperons des cavaliers sonnent sur les dalles comme au temps de la pieuse chevalerie. On doit encore porter des rameaux au cimetière, et la procession défile sur la place, bannière étincelante au soleil du matin, comme le drapeau au-dessus du régiment. A la sortie du village, un convoi de caissons d'artillerie rattrape le cortège et passe au pas pour le suivre. Derrière les derniers pèlerins les hautes statues des artilleurs apparaissent. Mais on arrive au cimetière; la procession entre et s'écoule parmi les tombes. Alors, l'officier qui marche en tête fait un geste de bras et la colonne de ravitaillement s'ébranle au trot, portant aux batteries étendues sur le front leur provision d'obus explosifs et d'obus à mitraille.

MARCEL ASTRUC.

CHOSSES ET AUTRES

Le signe.

Ne nous mêlons pas de prophétiser. Ce n'est pas un rôle ingrat ni fort dangereux : après l'événement, on oublie toutes les prédictions qu'il a démenties, et l'on ne se rappelle que les prédictions qu'il a vérifiées. Mais si nous écrivions aujourd'hui : « L'Italie marchera demain » et que ces lignes parussent après-demain, c'est : « L'Italie a marché hier » qu'il aurait fallu dire, et nos lecteurs hausseraient les épaules. « Comme c'est malin ! »

Notons cependant les signes avant-coureurs. Il y a d'abord la vente de la villa Malta. Le prince de Bulow ne se soucie pas que la villa Malta soit mise, le cas échéant, sous séquestre. Mais le prince de Bulow (qui est ordinairement homme de ressources) a, en l'espèce, des facilités singulières pour éviter un si fâcheux accident. Il a épousé une Italienne. Elle est devenue allemande par mariage; mais les beaux-frères sont restés italiens naturellement. C'est un de ces beaux-frères, le prince de Camporeale, qui aurait acheté la villa Malta. On ne nous retirera pas de la tête que cette vente est plus ou moins imaginaire et qu'il y aura quelque sorte de réméré après la paix. Le prince de Bulow aime trop la campagne romaine. Il fait ses malles, mais il reviendra.

Maintenant, la nouvelle de cette vente est officiellement démentie.

Alors, nous commençons à y croire.

L'autre signe est le départ de Gabriele d'Annunzio. On sait que notre hôte magnifique et illustre n'a pas bougé de Paris tant qu'il y avait quelque mérite à y demeurer. Il vient de partir, et juste comme il achevait d'agencer un appartement dont on dit merveille, dans un quartier perdu mais dans une maison vénérable par son antiquité. Gabriele d'Annunzio vient de partir, et de partir pour l'Italie? Il doit avoir ses raisons, et les poètes sont devins. Il ne mâchait pas, dès septembre, ce qu'il pensait de la neutralité. Il n'a point changé, apparemment, d'opinion. Gabriele d'Annunzio vient de partir...

Les signes nous conduisent au surnaturel. Il est à l'ordre du jour, dans toutes les crises tragiques de l'histoire, et à présent comme jadis. Soit! Subissons-le s'il n'y a pas moyen de l'éviter, mais faisons-lui la portion congrue. Il faut peut-être de l'au-delà, point trop n'en faut. Et puis, il y a au-delà et au-delà.

Fort sagement, la police a calmé le zèle des voyantes, et les a invitées à voir le moins possible d'ici à la fin des hostilités, sous peine d'amende ou de prison. Il ne nous semble pas, entre parenthèse, que lesdites voyantes aient tenu suffisamment

compte de cet avis, ni que les menaces de prison ou d'amende les empêchent de s'annoncer à la quatrième (ex-huitième) page des quotidiens d'un sou.

Voici, après les voyantes, les illuminés, des deux sexes, mais d'un âge également tendre. Primo, la petite fille qui a dit : « Je vais mourir, papa sera blessé et la guerre sera finie le 12 mai. » Le papa a été blessé, ce qui n'est malheureusement pas un fait singulier par le temps qui court, la petite fille est morte... et la guerre ne finira pas le 12 mai. Ça, je vous parie tout ce que vous voudrez. Mais il y a des gens qui croient dur comme fer à cette date du 12 mai, parce que le papa a été blessé et que la petite fille est morte.

Nous avons aussi le petit garçon de l'Aveyron qui voit des drapeaux au plafond, et qui entend des voix qui promettent à la France la victoire finale. J'ai beaucoup plus confiance quand c'est Joffre qui la promet.

Vous rencontrerez maintes personnes, confites et attendries, qui vous diront :

— Pourquoi rire de ces histoires? Elles sont touchantes.

Je ne trouve pas. D'abord je n'en ris point, parce qu'elles ne sont pas drôles; et ensuite je ne les trouve pas touchantes parce qu'elles sont idiotes, et que ce qui est idiot ne saurait être touchant.

La guerre de 1914-1915 n'est pas une guerre de femmelettes, mais de poilus. Il est vrai que les « psychologues » excuseraient ces niaiseries par l'exemple de ce qu'on appelle « idolâtrie des agonisants ». Mais nous ne sommes pas à l'article de la mort, et sans forfanterie on peut dire que c'est tout le contraire. L'« idolâtrie des agonisants » se trompe d'adresse : qu'elle aille se manifester chez l'ennemi.

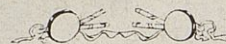


La rue Daru, qui n'est pas ordinairement fort passante, était toute pleine de foule dimanche; l'église russe était ouverte, l'iconostase, au fond, étincelante de gemmes et de lumières, et des voix lointaines psalmodiaient un chant divin sans être accompagnées d'aucun instrument. L'archiprêtre, dans ses splendides vêtements byzantins, se tenait debout au seuil, en haut des marches, et bénissait des voitures d'ambulance qui lentement défilaient devant lui.

Saint-Petersbourg... pardon, Pétrograd à Paris.

Et nous avons pensé à une autre cérémonie de là-bas, à la bénédiction des eaux de la Néva.

Nous avons pensé à la bénédiction des eaux du Bosphore, à laquelle un jour peut-être nous assisterons...



Il nous revient du front que nos bonshommes ne trouvent pas du meilleur goût certaines réouvertures de théâtres. Ils n'ont peut-être pas tout à fait tort.

Et quand nous disons théâtres...

Evidemment, la Comédie-Française... Arrêtons là notre énumération, et ne désignons pas ceux qui peuvent légitimement rouvrir, afin de ne pas désigner par omission ceux qui devraient être fermés.

L'autorité en a déjà refermé quelques-uns. Qu'elle continue et ne se gêne pas. Tout le monde lui donnera raison. Surtout peut-être les désœuvrés qui vont dans ces endroits-là parce qu'ils ne savent que faire de leur soirée ou de leur après-midi, et qui ne sont pas autrement fiers d'y aller. Ils ne demandent qu'un prétexte. Fermez, police, et rendez ainsi par force majeure le calme à ces consciences inquiètes.

Car il ne faut pas croire que théâtres ouverts... ou bouis-bouis, témoignent que notre confiance en la victoire finale est absolue. Il y a d'autres indices de notre foi, celui-ci est inutile.

La Gazette de Cologne does not think so (*Gott straffe England!*) Ce n'est pas ce qui nous fera changer d'avis. La Gazette de Cologne allègue comme la meilleure preuve que les Allemands ont « de la volonté et du nerf », que Berlin compte encore vingt-six théâtres, douze grands cabarets et music-halls, deux cirques monstres (colossale), une douzaine de luxueux cinémas, et que les courriers de la présente semaine annoncent vingt-cinq concerts artistiques.

(Je me demande ce que l'on entend là-bas par « concert artistique ». Est-il donc des concerts qui ne le soient point? Enfin, ceux qui le sont, sont au nombre de vingt-cinq.)

Peste!

Je ne sais pas si nos cabarets grands ou petits atteignent ou passent le chiffre de douze. Mais je sais qu'on y mange de fort bonnes choses, entre autres du pain, et même (comme disait feu Ratisbonne dans un français affreux) et même un peu de beurre avec. Ce qui nous manque, ce sont les deux cirques monstres. Celui de la rue Saint-Honoré n'est pas monstre. Suffit-il à témoigner notre volonté et notre nerf? Cruelle énigme!

Nous n'avons pas non plus vingt-six théâtres. A Dieu ne plaise! Vingt-six!

« Mais nous avons *La Marseillaise* », pour répéter un mot historique, qui nous paraissait un peu comique voilà seulement neuf ou dix mois, et qui ne nous paraît plus ridicule du tout.



Et douze luxueux cinémas!

Mais comment voulez-vous que nous ayons douze cinémas quand la censure sévit contre les films les plus innocents?

Je vois d'ici M. le censeur qui, lisant cette phrase subversive, déjà brandit ses ciseaux. — Ne coupez pas, monsieur le censeur, lisez plus loin. Je ne fais que répéter les lamentations des entrepreneurs de cinémas, et je crois bien que je vais vous donner raison contre eux.

Nous avons été conviés l'autre jour à voir tourner à huis-clos quelques films que la censure avait interdits. Les intéressés protestaient contre cette interdiction auprès d'un public choisi et éclairé.

Eh bien, l'avouerai-je? les films ne m'ont pas scandalisé, mais l'interdiction ne m'a pas scandalisé non plus. Le rapport sur les atrocités allemandes est un document cruel mais utile, qu'on a fort bien fait de publier. Des scènes de sauvagerie, probablement truquées, font bien moins d'effet que cette prose sèche, froide, officielle. Nous avons tous frémi en lisant l'histoire de cet enfant de sept ans, mis au mur parce qu'il avait menacé les Allemands avec son fusil de bois. Mais nous ne frémissons plus du tout — c'est dommage — quand le héros de l'histoire est un petit cabot figurant. Nous avons la plus grande admiration pour les femmes de cœur qui soignent nos soldats blessés; mais nous doutons qu'elles se prêtent avec tant de complaisance à la photographie. Et si les infirmières qu'on nous a fait voir sont de fausses infirmières, il eût été préférable de nous épargner cette exhibition.

Mais pourquoi deux poids et deux mesures? Et pourquoi continuons-nous de voir affichée tout le long du boulevard cette prétentieuse, ridicule et choquante photographie, où une prétendue dame de la Croix-Rouge et un amputé simulateur se font réciproquement les yeux doux?



Même ce printemps ne pouvait se passer sans Salon... Nous en avons un. La Galerie Georges Petit accueille les dons offerts pour la Tombola des Artistes. Ces dons sont des œuvres d'art ou du moins quelque chose d'approchant. Mais ne dénigrions pas. Personne n'a plus le droit de se plaindre des cadeaux qu'il reçoit depuis la parole de ce sage manifestement sans fortune : « La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne... »

Et puis là aussi c'est l'union sacrée. M. L. ce, des Indépendants, voisine avec M. R. II, de la Nationale, M. Bonnat, des Artistes Français, avec M. d'E. p. gnat, du Salon d'Automne. Voici de l'éclectisme ou je ne m'y connais pas. Emu au spectacle d'un accord auquel jusqu'à présent l'art — ou la manière de l'exploiter — ne nous avait pas accoutumé, nous nous abstenons de généraliser. Dans ces temps de neutralité, nous déclarerons prudemment qu'aucune des quatre sociétés ne brille d'un plus grand éclat que ses rivales...

Même *La Vie Parisienne* ne « fera » que des personnalités élogieuses. Sachez donc que le R. II est remarquable, le R. fa. II un des plus fins envois de ce grand artiste, l'H. nri M. rt. n recueilli et poétique à souhait, le S. mon vigoureux, le C. ttet tragique, le L. basque jeune et frais, le D. uchez clair et lavé,

l'A. el F. ivre charmant, le J. cques Bl. nche somptueux, le L. ce sincère, le Le S. dan. r chantant, le Vu. llard intime et doux, le Guillaumin enfin l'œuvre maîtresse de ce Salon.

Il y a aussi le don généreux d'une très grande dame, poétesse et peintre suivant les heures... Qui donc murmurait à mes côtés en contemplant son envoi hélas trop aisément reconnaissable :

— Ça, c'est pour l'heureux perdant.



Un de nos lecteurs attire notre attention sur un point de protocole mondain et militaire, réglé depuis longtemps par le code de la courtoisie française, mais que bien des gens n'observent plus, ce qui est d'autant plus regrettable qu'ils commettent alors un ridicule « germanisme ». Il s'agit de l'emploi abusif de la particulière nobiliaire devant les noms précédés d'un titre.

« Le de, selon nos anciens usages français, fait observer notre aimable correspondant, ne se plaçait devant un nom que lorsque celui-ci était précédé d'un titre nobiliaire : *duc, marquis, comte, baron, chevalier, monsieur...* car monsieur, comme *sire* ou *messire*, est originairement un titre nobiliaire.

« Le de ne figurait jamais devant un nom précédé de la mention d'un grade militaire.

« On était, en effet, *seigneur* de « quelque chose », mais non *général, colonel* ou *capitaine* de « quelque chose » : on était *capitaine* de cinquante hommes d'armes, par exemple... Voyez Montluc : il parle dans ses *Commentaires* du capitaine Suze, qui était « haut et puissant seigneur de Labaume, comte de Suze... et autres lieux ». Mais, sans remonter si loin, le général marquis de Galliffet signait avec raison « général Galliffet ».

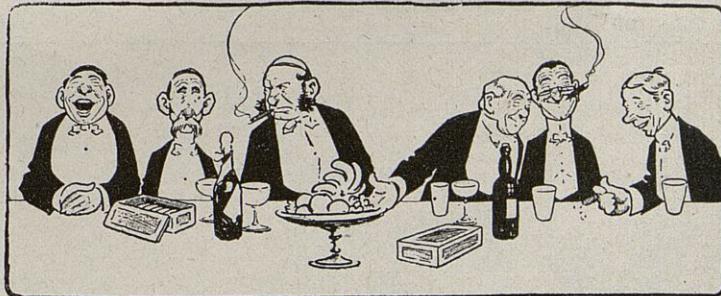
« N'est-il pas misérable de singer ces malotrus d'Allemands, qui signent « general von Bissing », « general von Eimel », comme des mal élevés qu'ils sont! Bouffie de vanité, la racaille d'Outre-Rhin se fait des titres de tout : « Herr professor », « herr balayer »... Nous sommes, nous, Français, un peuple aristocratique; gardons nos usages façonnés par des siècles de politesse raffinée; n'imitons pas la grossièreté prétentieuse de nos ennemis. »



Le vent et la pluie continuent d'effeuiller les calicots de publicité qui parent — si l'on ose dire — la maison du bout de la rue Royale. Et maintenant on n'y lit plus ce que nous avions copié l'autre jour pour la joie de nos lecteurs, mais ceci, qui n'est pas plus mal :

LE TALION

PAR HENRI B.... FOU RIRE



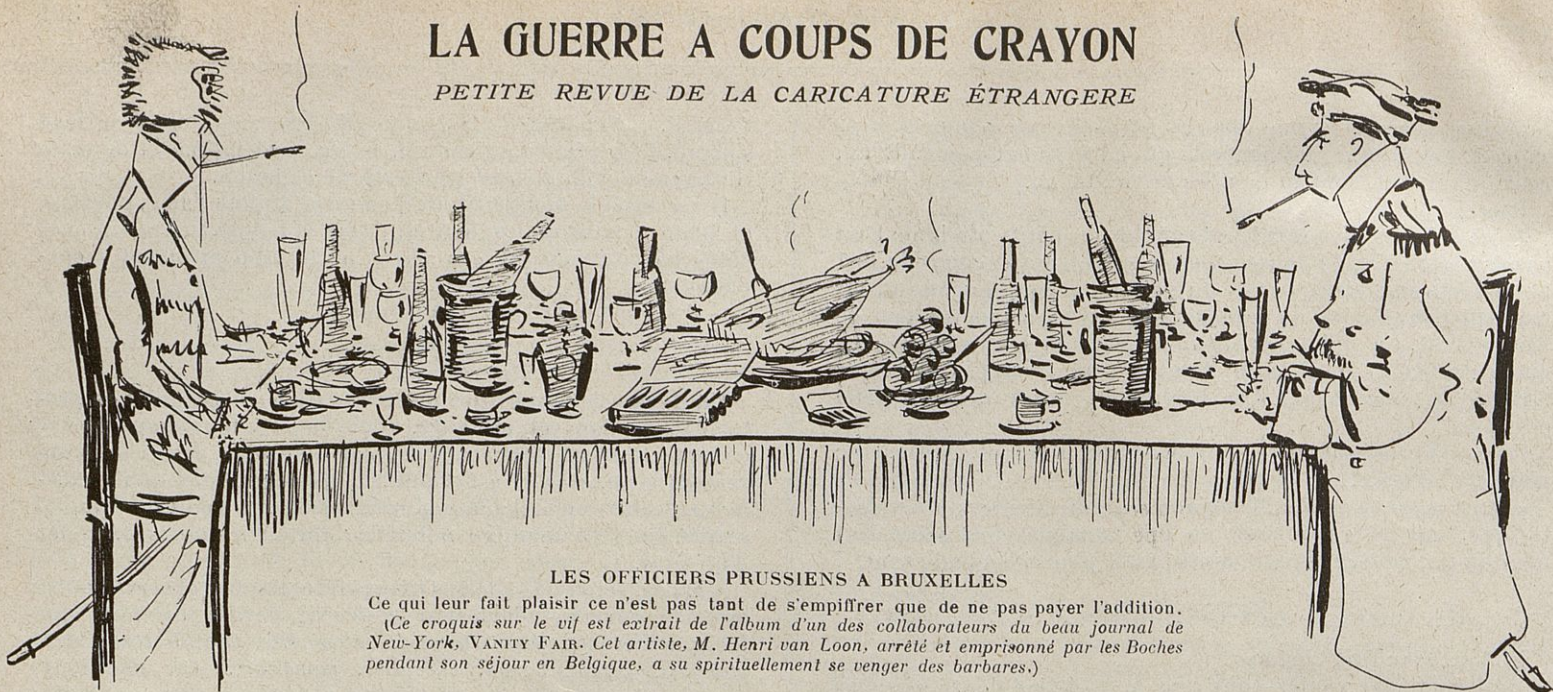
LES LIVRES

Un nouveau confrère nous est né : *LE POIL CIVIL*, organe hebdomadaire des réserves de l'armée inactive : son rédacteur exclusif est Tristan Bernard et c'est assez dire que cette petite revue est un trésor d'esprit, de verve courageuse et de bon sens malicieux. De tout notre cœur, nous souhaitons grand succès au *Poil Civil*; mais nos souhaits sont superflus; il est déjà célèbre; mieux encore, il est déjà populaire.

Nous nous en voudrions de ne pas signaler à nos lecteurs un recueil de « simples esquisses », fort touchantes, intitulé *Soldats de France*, et qui est vendu au profit des blessés aveugles belges et français. L'auteur, M^{me} Jeanne Antelme, a écrit ce livre avec une spontanéité charmante, au hasard de ses émotions; elle y a épanché son cœur de Française, et aussi, croyons-nous, d'Anglaise : c'est une œuvre de sincérité et de pitié.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



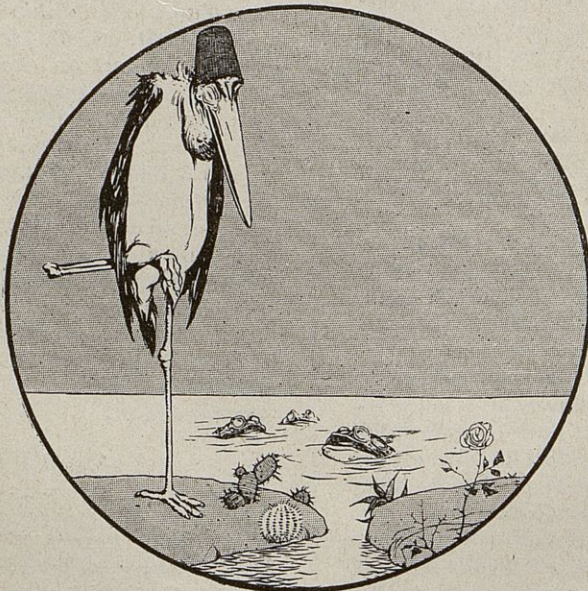
LES OFFICIERS PRUSSIENS A BRUXELLES

Ce qui leur fait plaisir ce n'est pas tant de s'empiffrer que de ne pas payer l'addition.
(Ce croquis sur le vif est extrait de l'album d'un des collaborateurs du beau journal de New-York, VANITY FAIR. Cet artiste, M. Henri van Loon, arrêté et emprisonné par les Boches pendant son séjour en Belgique, a su spirituellement se venger des barbares.)



L'AMÉRIQUE EN A ASSEZ!

GUILLAUME II. — Cette jeune personne, décidément, n'aime pas à être brusquée!
(Punch, de Londres.)



LES DARDANELLES VUES PAR LES ALLEMANDS

Mais rira bien qui rira le dernier!

(Fliegende Blätter, de Munich.)



LA SITUATION DANS LES BALKANS

L'aigle autrichien commence à trouver un peu lourde la pression de l'ours russe.

(Reynold's News paper, de Londres.)



JEU DE PRINCE, JEU DE FOU. — Et dire qu'il s'entête à ce jeu de massacre depuis le 1^{er} août!

(Life, de New-York.)



LES INVENTIONS DANGEREUSES : LE GILET PARABALLE

Les inventeurs assiègent les bureaux militaires, à Londres comme à Paris. En voici un qui déclare avoir trouvé une cuirasse invulnérable, à l'épreuve des obus et de la mitraille. « Ce n'est pas un vêtement, c'est une forteresse » Sans dire un mot, l'officier braque son revolver sur le nouvel Archimède; ce geste suffit: l'inventeur s'évanouit... et son invention aussi.

(Panch. de Londres.)

SEMAINE FINANCIÈRE

Marché calme, mais bien tenu, avec quelques oscillations dans les deux sens.

Le mouvement le plus intéressant, le plus sensible à signaler est celui qui se poursuit sur les Cuprifères, le Rio, qui, recherché à Londres et à Paris, est monté jusqu'à 1.660.

Par ailleurs, nos rentes s'améliorent encore, le 3 0/0 gagnant un quart de point à 72,50. Un peu d'indécision sur l'Extérieure espagnole.

Le compte de liquidation des chemins de fer de l'Est-Algérien présente un solde de 2.431.410 francs contre 2.414.675 francs. Dividende 30 francs comme précédemment.

A Londres, l'argent métal est en hausse à 23 pence 3/4. Le cuivre est en hausse de 2 liv. st. par tonne et l'on estime que le niveau des cours devient dangereux en raison de son caractère spéculatif.

New-York. Il a été négocié en bourse 1.480.000 actions, chiffre record, et des obligations pour un montant de 6.070.000 dollars.

E. R.

PARIS-PARTOUT

Moulin de la Chanson, 43, boulevard de Clichy. — Le plus joli cabaret de Montmartre, les meilleurs chansonniers. Tous les soirs, à 9 heures. Téléph. Gut. 40-40.



La Pie qui chante vient de faire sa réouverture. Charles Fallot, mobilisé, en a confié la direction à M^{me} Ch. Fallot.

La revue, jouée par Paul Ardot, est des plus amusantes. La fantaisiste Rysor, la charmante Lucy Dereymon et les auteurs chansonniers Bastia, Paco, Saint-Granier. Rien que des étoiles. Dans la première partie de la soirée : Fursy, Paul Ardot et Fursy. Disons une fois de plus :

*Si l'esprit parisien l'enchanté,
Ami, viens à la Pie qui chante.*

Ne vous désolerez pas, Mesdames, si votre visage charmant se couvre parfois, en cette époque de l'année, où le baromètre est sujet à de si brusques variations, de fâcheux boutons, de rougeurs mal seyantes. Le remède à ces accidents nous le possédons, vous le connaissez, il est infailible et d'un emploi facile, c'est l'application journalière d'un peu de Crème Simon, qui rendra immédiatement à votre teint « ses roses et ses lis » comme disait Ronsard.

Le Savon Simon et la Poudre de riz Simon complètent les merveilleux effets de la Crème. Mais méfiez-vous des imitations!

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN. Bonbons, Chocolats

4, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

Hygiène et Beauté p^r les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Kurstenberg, Paris.

Ses collections : *Maîtres de l'Amour* (38 vol.), 7 fr. 50; *Coffret du Bibliophile* (40 vol.), 6 fr.; *Romans humorist.*, 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE. *Élégante installation.* 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 17).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

Miss Florry Améric. Manuc. N^{lle} install. English spoken. 6, r. Caumartin (Madeleine) 10 à 7.

SOINS D'HYGIÈNE Manucure. Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

MASSOTHERAPIE Guérison Asthme, Emphysème, rapide Fractures, Ankyloses, Sciatique et Rhumatismes, 4, Rue Duphot.

M^{me} ROCKELL SOINS D'HYGIÈNE 30, r. Gustave-Courbet (2^e face)

Miss RÉGINA SOINS d'Hygiène, Manuc. Spéc. p. dames. Mais. 1^{re} ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

HYGIÈNE Spécial. pour dames. BAINS. M^{me} ROCCHI, 4, r. Turgot, esc. A, r.-de-ch. droite (2 à 6)

M^{me} Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

Américaine Manucure 27, RUE CAMBON, 2^e ÉTAGE, de 2 à 7 h.

MANUCURE 22, RUE DE L'ARCADE de 2 à 6 h^{rs}, au 1^{er}.

Hygienic Treatement M^{me} Ch., MANUCURE. 23, bd d. Capucines (Opéra)



Une vision de l'avant-dernière croisade : le sillage des galères de saint Louis ne s'est pas encore effacé des mers orientales !